

Hubert Michel
Tout s'avale

le dilettante

Hubert Michel

Tout s'avale

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

© Le Dilettante, 2002.

ISBN 978-2-84263-274-8

À Julie et Carla

*On découvre ainsi que, dans la vie,
presque tout est passe-temps...*

[...]

Aujourd'hui, tu as trop parlé.

Cesare Pavese, Le Métier de vivre.

*Paul – De toutes façons, c'est inutile
puisque tu ne m'aimes plus.*

Camille – Première nouvelle [...].

In Le Mépris de Jean-Luc Godard.

PROLOGUE

MA VIE RESSEMBLAIT alors à un tableau d'Edward Hopper. En apparence, il ne s'y passait rien. Erreur. Tout y était puissance retenue. Après une lente décantation, une patiente filtration, elle libérerait l'entière subtilité de son arôme. Je le sentais. Je suis olfactif. C'était ma chance. C'était juillet...

Un juillet languissant. Le temps défilait avec mesure. Au quatrième top, il serait exactement huit heures. Le regard rivé sur la surface horizontale, évidemment!, de mon café noir du matin, je me sentais ineffablement sur la sellette. Horizontale, évidemment!

Horizontale évidemment, mais la considération d'une éventuelle obliquité m'avait effleuré une fraction de seconde, par simple coquetterie mentale, bien entendu. N'allez pas supposer... Il me fut

seulement plaisant, à cet instant précis, d'imaginer une légère pente à mon arabica. Horizontale évidemment ! Bien qu'approximatives, mes connaissances des sciences physiques, en matière des lois de la nature, me suffisaient pour ne pas envisager, excepté par jeu, et c'était le cas, la véritable formation d'un tel phénomène sous mes yeux. Cette précision, *évidemment*, s'imposa toutefois, afin d'écarter tout malentendu avec moi-même, comme une réponse obligatoire à ma tranquillité d'esprit. Je ne tenais vraiment pas à semer en moi le doute d'un quelconque dérèglement psychique.

Pourtant il m'arrivait de craindre pour ma santé mentale et bien que les examens n'aient jamais rien décelé d'anormal, j'en étais arrivé à me méfier de la médecine car, dans l'hypothèse d'un état parfaitement sain, pourquoi avais-je eu ce besoin irrépressible de qualifier d'horizontale, même en pensée, la surface de mon café, lequel était dans une tasse, elle-même posée sur la table de la cuisine, et surtout d'ajouter ce ridicule *évidemment* puisque ce n'était qu'un jeu ? Cet *évidemment* me troubla. Il y a des signes qui ne trompent pas. Je ne fus pas inquiet outre mesure mais il fallait que je me surveille car la surface du café, et ce quel que soit le contenant, est toujours, ici-bas, à cent quatre-vingts degrés. Je le sais. Je le

savais. Je l'avais même observé maintes fois et ne pouvais trouver exemple contraire, l'exception qui...

D'ailleurs, à la réflexion, je me demandai s'il m'était si nécessaire de rester vigilant avec moi-même. Après tout, j'avais la tête solidement posée sur les épaules. Je rectifiais toujours le tir au moindre dérapage de ma pensée et la ramenaient dans le bon chemin, sans effort aucun, absolument naturellement. Au moindre signe de perte de contrôle de ma raison, d'un bref coup de tête fulgurant sur la gauche, je remettais mes idées en place. Sans effort aucun. Absolument naturellement.

Ce fut un soulagement. Constaté moi-même mon esprit critique à mon égard m'apaisa. Je respirai. Cette conscience de ma propre personne prouvait de façon irréfutable ma parfaite lucidité. Non? Pourtant, les femmes me plaquaient toujours en me traitant de frappingue (Esther), de louf (Sylvie) ou, pour les plus érudites, de psychopathe (Jeanne, Paule).

J'avais récemment relevé ce petit coup de tête. Il y avait environ deux mois. Oui, tout au plus deux mois. Bien sûr, je ne savais pas si ce mouvement incontrôlé existait avant d'en prendre conscience. J'aurais aimé savoir. J'ignore pourquoi

mais j'aurais aimé. Ce petit coup de tête accompagnait ma remise en état mais ne l'influençait pas du tout. C'était un tic. Disons que cela en était un. Je préférerai le penser. Un tic ne prête pas à interprétation, me dis-je. C'est un détail, une brouille. La première fois cela m'avait même distrait, et je me souvins du sourire esquissé qui se réfléchit dans la porte rutilante du réfrigérateur flambant neuf, disposé devant moi. Il y avait, quoi?, deux mois.

Mais surtout il y avait les autres. Ceux qui, croyais-je, me surveillaient parfois. En songeant à l'idée effrayante que quelqu'un pût me surprendre commettre l'irréparable erreur de concevoir une soudaine inclinaison à mon café, je m'étais aussitôt précipité sur cette pensée pour l'étouffer, l'évacuer et me rassurer d'un *évidemment* pour signifier à l'intrus qui me guettait que, bien *évidemment*, je plaisantais.

Me crut-il? Conciliant, magnanime, il le feignit, en s'effaçant avec le mépris et l'arrogance de ceux qui n'ont pas de temps à perdre avec ce genre d'individus qui imaginent que leur café est une piste noire où bientôt, pourquoi pas?, viendront slalomer des skieurs avertis. «*Évidemment, évidemment!* ricana-t-il en passant sa veste, il faut que j'aie raconté cela à mon personnel, ça le mettra de

bonne humeur pour le reste de la journée. Assurément!»

Et tandis qu'il saisissait son attaché-case, une envie soudaine et incontrôlée de me précipiter sur ce goujat m'envahit, de profiter d'un instant d'inattention, de jouer sur l'effet de surprise pour le retenir violemment par la manche, de saisir à deux mains le col de son veston et de lui crier en face, qu'en effet, j'avais vu des skieurs, de tout petits bonshommes avec casques et combinaisons multicolores glissant avec élégance sur la pente douce de mon café noir et que, par ailleurs, il n'avait nul besoin de courir le rapporter à ses sous-fifres, ses employés, ses hommes de main : en se retournant, il les verrait, ils étaient là. Eux aussi avaient assisté au spectacle de mon affliction.

Car ceux-là ne manquent jamais l'occasion de se moquer et de tirer profit de tout incident, de tout dérèglement de la machine pour se faire valoir auprès de la hiérarchie qui n'est pas dupe, pour s'assurer un répit, un soulagement, pour desserrer l'étreinte.

Et ils riaient, ils riaient, ils rigolaient sans retenue. Ils étaient vingt, hilares. Peut-être trente, suffocant, pliés en deux ou se donnant de bonnes vieilles tapes viriles sur l'épaule. Sans doute cent, les yeux rougis d'avoir tant ri, alors que de grosses larmes de bonheur, de bonne humeur, conti-

nuaient de couler sur les joues de certains d'entre eux.

Juste en dessous de ma tasse, dans le tiroir, je savais les armes blanches soigneusement rangées. Des couteaux de toutes sortes, aux lames rutilantes qui auraient volontiers, avec aisance, pénétré dans leur chair fraîche. Des couteaux semblables à celui de la nature morte qui trônait dans la salle à manger et qui avait fière allure avec sa lame sensuelle et tranchante, aiguisée par une main experte et sadique. Un couteau qui invitait le contemplateur à s'exercer à l'art du crime. Un crime gratuit et savamment réfléchi. Un crime simplement et exclusivement cruel, exécuté en un geste éclair et qui ne réclame ni pardon, ni repentir, ni confession, ni regret ou remords et qui n'apporte aucun soulagement mais, bien sûr, juste un peu de fatigue.

L'assassin s'allonge alors un moment sur le lit. Pourquoi pas? Les mains derrière la nuque, il contemple béat le plafond en pensant à la jonction, cet infime instant si cruel où le peloton rejoint, pour l'avalier et le digérer, le coureur échappé qui redevient, maintenant, l'anonyme qu'il est, et soudain la fatigue et le désespoir envahissent celui-ci. Il revoit les kilomètres parcourus, seul, sous la pluie, dans le froid. Il se souvient de

ses efforts, vains, surhumains, qu'il devra pourtant renouveler à chaque occasion avant la fin de la saison afin de se distinguer. Ne doit-il pas trouver employeur pour l'an prochain ? Certes, c'est un équipier modèle, toujours prêt à se sacrifier pour son leader, on en convient au sein du peloton et la presse cite parfois son nom, mais voici son unique alternative : cent cinquante kilomètres à devoir faire seul devant tous les autres ou attendre et préparer les deux cents derniers mètres de son leader pour l'entraîner vers le sprint victorieux.

À la vue du couteau de la nature morte, combien de fois m'étais-je retenu de commettre cet assassinat, et que coule, coule, s'écoule ce sang d'un rouge parfait, identique à celui qui macule la perdrix, exactement au centre du tableau ? Et ce sang, ce rouge, je m'en souviens, avaient tellement choqué mes yeux d'enfant de sept ans qui découvraient soudain la toile sur la commode du vestibule où mon père venait de la déposer, dans l'attente de l'accrocher au mur du salon, que mes nuits furent bientôt peuplées de cauchemars éveillés. À mes cris plaintifs, ma mère venait dans ma chambre, tentait de me rassurer. Il lui arrivait de m'emmener dans son lit où je m'efforçais de ne pas toucher la peau nue de mon père dont l'odeur astringente me révoltait, puis je finissais par m'en-

dormir enfin. Mais ce n'était qu'un sursis.

Au quatrième top, il fut huit heures. Et alors ? Et après ? Je ricanai de ma bêtise, avalai mon café noir du matin, éteignis la radio. Je ne savais sous quel angle envisager l'avenir. Le mien. Je me figurais château de sable. Ma femme, et son aile protectrice, s'en était allée pour toujours en me traitant de frappadingue, comme ça, sans haine, à bout. Elle avait opéré une rupture radicale, comme on dit, et je n'avais d'elle ni adresse, ni numéro de téléphone. Rien. Seulement des souvenirs. Elle avait changé d'employeur et de ville ; peut-être, aussi, s'en était-elle allée au-delà de nos frontières. Je l'imaginai volontiers hanter quelque palace de Cancún, de Las Vegas ou d'ailleurs – toujours son goût du luxe.

Oui, je me sentais ineffablement sur la sellette. J'avais du pain sur la planche.

I

1

JE M'INSTALLAI à mon bureau, lançai mon P.C., allumai une cigarette rituelle. *La vie d'Ed Guiggs ressemblait alors à un tableau d'Edward Hopper. En apparence, il ne s'y passait rien. Erreur. Tout y était puissance retenue...* commençai-je.

Par ma fenêtre ouverte, je ne tardai pas à relever l'apparition intermittente d'une silhouette féminine et blanche dans l'appartement d'en face, sis côté impair de la rue, au numéro quatre-vingt-dix-neuf. Son apparente joliesse et mon appétence pour la femme en général, bien que celle-ci fut encore quelque peu émoussée à cette époque, ne m'empêchèrent pas de la considérer comme immixtion dans mon travail et, de là, bien sûr, dans ma vie la plus intime. Dès lors, l'ayant remarquée, je ne pus me détourner d'elle et lui en

tins, à ce titre, rigueur. Un combiné de téléphone sans fil scellé à l'oreille gauche, la bavarde laissa ainsi la nuit s'étaler sur notre quartier, et sa sensualité se fit jour à mes yeux indiscrets par l'entremise d'un savant éclairage tamisé de son ancre.

Un bâton d'encens, supposai-je, un cône peut-être, se consumait quelque part chez elle, sur une commode, un guéridon, un bord de cheminée. Par sa seule présence, cette fille échauffa mon système sensoriel, déjà à fleur de peau, et je flairai ma soirée d'écriture compromise. J'en ébouriffai mes cheveux fous d'un revers mécanique de la main. Ma voisine, je pouvais la considérer comme telle, lança même quelques regards dans ma direction, sans interrompre sa logorrhée téléphonique. Me voyait-elle ? Protégé par mon ordinateur moucharabieh, je l'observais discrètement. De temps en temps, elle dégageait, disparaissait de mon champ de vision, le réintégrant en fin de compte. Tant mieux. Ayant raccroché, elle se maintint devant sa fenêtre, béante aussi désormais, tantôt un verre de lait et un biscuit à la main, tantôt une cigarette au bec. Elle portait long cou et longue chevelure brune, d'ici, sa petite vingtaine d'années. Si, le nier serait mentir et j'écris, bien sûr, pour dire la vérité, je rêvais de la voir se déshabiller, cet acte gratuit, cette offrande, si elle se déroulait devant mes yeux, devait être intentionnellement exci-